

– Rendez-vous avec Pierre... Ah, cher Pierre, « Sur cette pierre, je bâtirai... l'empire de la peinture ! » Pierre Bonnard m'attend dans un coin de son atelier, toujours le visage de l'ascète, mystérieux, légèrement timide voire gauche, appliqué.

– « Cher Pierre Bonnard, vous êtes né en 1867 soit deux ans avant Matisse en 1869 ; d'ailleurs, lorsque je regarde cette époque, vous arrivez tous comme des météores ; il y a en vous l'empreinte du feu. Laissons tomber les dates comme des jeux de dés sur le tapis de la création, façon Mallarmé : Maillol arrive en 1861, Bonnard 1867, Matisse 1869, Picasso 1881, Miro 1893, Dali 1904, Nicolas de Staël 1914, et tous les autres Marquet, Camoin, Dufy, Braque, Derain, il semble que tous les pétards se donnent rendez-vous au même endroit pour faire un bouquet de fleurs !

– C'est une époque de fous qui voulaient voler à la peinture tout ce qu'elle gardait en elle d'académisme ! On peint pour jouir !

– Vous êtes né à Fontenay-aux-Roses en Ile de France un 3 Octobre. Fontenay-aux-Roses, c'est là que vivait Josette Reynes, enseignante de littérature française au Lycée Hector Berlioz où j'étais élève en classe de première ! Elle m'avait reçu avec mon compagnon de l'époque, Edmond. Je ne savais pas qu'elle allait l'épouser. Je revois le salon blanc rempli de livres qui donnait sur le jardin. Déjà, une fenêtre ouverte à la Bonnard !

– Tout se recoupe dans l'art. Rien n'est laissé au hasard !

– Votre premier modèle féminin s'appelle Andrée Bonnard, c'est votre sœur, tout comme pour Picasso ce sera Lola, pour Dali ce sera Anna-Maria.

– La sœur, le premier modèle aimé puisqu’il est un exemple de la féminité !

– Vous la représentez en 1890, *Andrée Bonnard au piano*, vous avez vingt-trois ans, vous ne signez qu’avec deux lettres majuscules le P dans le B, dans le coin gauche du tableau ; la ligne de la taille passe par le clavier, avec une horizontale grise qui enchaîne sur le marron de la ceinture ; elle pose ses mains délicatement sur le piano, il y a une retenue, une distance critique ; la robe est bleue avec des croissants de lune qui sont autant de virgules dansantes ; le mur est jaune, la partition est mise en évidence. Dans le premier plan à droite qui occupe un quart du tableau, vous y mettez des fleurs roses en forme d’araignées ; au cœur desquelles on trouve un soleil jaune.

– Les fleurs font écho et caisse de résonance avec les croissants de lune. Andrée m’apportait tout l’art de la musique, comme vous mon cher ami, avec Francesca ! D’ailleurs, la musique aide à peindre ! Ce serait un scandale de vouloir enlever le piano de l’atelier du peintre ; il a sa vie intrinsèque ; il se pose comme un levier de pinceaux qui va décharger des notes musicales !

– Je passe sur les études...

– Vous le savez aussi bien que moi, ça ne sert à rien ! C’est du remplissage pour crânes creux !

– *Intimité* de 1891. Il semble que ce soit votre sœur Andrée toujours présente à gauche dans le tableau, qui fume la cigarette, restant à distance ; elle montre son profil droit, habillée de noir ; vous êtes assis en train de fumer une pipe, crispé dans votre robe de chambre rouge, la main gauche retenant la main droite, avec votre bonnet genre chapeau collé sur la tête, comme André Gide. Magie du tableau ! Il y a en bas à gauche, une main (très visible pour le spectateur) qui tient une pipe qui fume !

– C’est le double de ma main réincarné dans le geste du pinceau, pour montrer que l’artiste possède la faculté de se dé-

doubler ; présence et absence à la fois, c'est un jeu ! A l'époque, la fumée et ses volutes amoureuses, avait une grande importance. Pensez aux salons littéraires ! Tout le monde fumait là-dedans, débauche des mots, gratuité de la pensée, inutilité des paroles, poésie de l'opium ! La littérature est plus faite pour l'opium que la peinture !

– Et puis arrive Marthe ! Sur la plate-forme d'un omnibus à impériale ? Marchait-elle dans la rue, devant vous ?

– Oui. Devant moi, je ne voyais que ses jeunes hanches qui m'interpellaient, fauve sauvage, dandy coincé. Je vais pour l'accoster. Elle me dit s'appeler Maria Boursin, ouvrière dans un magasin de fleurs, *La maison Trousselier* ; j'ai vingt-six ans, elle en a vingt-quatre.

– Marthe ! Un prénom qui va rentrer dans l'éternité ! Il y a en vous une approche immédiate de Marthe ! Vous la désirez ! D'ailleurs, dans *La jeune fille aux bas noirs* de 1893, on ne voit très distinctement que l'attention extrême qu'elle attache à retenir le mince filet rouge qui se détache à mi-cuisses sur les bas noirs. Tout le reste du corps est prisonnier des draps blancs qui glissent. En fait, on ne voit que le noir très soutenu, très provocateur des bas noirs qui excitent les sens ! Marthe provoque en vous la frénésie du désir à tout crin, le pinceau ne tient plus en place, vous êtes dans Marthe comme elle occupe tout l'espace avec ses bas noirs ! Appliquée, elle l'est ; de profil, on ne reconnaît que le bout de son nez en trompette, les cheveux légèrement rehaussés sur le front, comme une houppe, ce qui donne un léger côté humoristique d'insouciance à la toile !

– Marthe m'apparaît comme la jeune femme idéale qui réveille mes sens. A vingt-six ans, je choisis les noirs, j'en mange continuellement du noir à cette époque-là !

– Et puis vous touchez l'essentiel de la féminité avec *Farniente*, tableau présenté en 1899. Thadée Natanson qui va l'acheter, l'intitule *l'Indolente* !

– Ah ! Ce que j’ai aimé ce tableau ! Marthe était nue allongée sur le lit.

– La représentation graphique en est exceptionnelle, voire obsessionnelle. On ne peut être que dans le plaisir de l’œil ; le bras droit replié sous la nuque et qui caresse la longue chevelure de Marthe, le bras gauche qui passe sous le sein (retenue, provocation mettant en évidence le galbe, la rondeur du sein émergeant), le nombril qui respire encore l’odeur de votre corps, la jambe gauche légèrement désaxée vers la gauche, mettant en évidence les poils de son sexe, vous touchez à l’évidence du bout du doigt *La création du monde* de Courbet, le pouce gauche venant accrocher de plaisir le haut de la cuisse droite lunaire, en pleine lumière, tout dans ce tableau traduit une sensualité crue, directe, le corps jaune sur les draps blancs repliés, défaits, comme les vagues de la sensualité s’en allant l’une après l’autre, puis le vert du matelas visible sous la cuisse droite avec trois marques blanches qui indiquent comme des perforations dans le temps de l’acte achevé, ou trois îles désertes posées à même la surface du désir. Rien, si ce n’est le silence plein de votre pinceau aimant follement Marthe !

– Vous connaissez *Parallèlement* de Verlaine ? Et ce texte *Séguidille* pour lequel je trace une sanguine qui n’est autre que *l’Indolente* :

« *Brune encore non eue,
Je te veux presque nue
Sur un canapé noir
Dans un jaune boudoir,
Comme en mil huit cent trente.*

*Presque nue et non nue
A travers une nue
De dentelles montrant
Ta chair où va courant
Ma bouche délirante. »*

– Sublime !
– Que voulez-vous, Verlaine sera toujours Verlaine !
– On n’écrit plus comme ça, c’est fini !
– Ils ont tous peur du mot, des mots qui touchent la sensualité profonde du texte. Tout l’art est composition ; c’est la clef de tout.

– Et puis vous peignez *L’homme et la femme*, datée de 1900, toile acquise par Thadée Natanson.

– Cette femme avait beaucoup de goût ; Thadée y décelait une coupure, une césure entre l’homme et la femme ; elle s’est engouffrée dans cette brèche ouverte, l’oubli de soi, l’absence de son ego après l’acte purement érotique.

– Effectivement, la toile est séparée en deux : j’y vois Marthe à gauche, tête baissée (comme fautive, réfléchissant sur l’acte de plaisir qui vient de se faire), étrangement calme, forcément absente au monde, avec ce corps blanc qui se détache comme une hostie solaire, jambe droite repliée sur la gauche, juste deux petits chats qui s’approchent à pattes de velours comme pour caresser sa toison ardente cachée par le dessin du pied ; Marthe sous un tableau de fleurs. Et juste au milieu ce paravent (comme une existence en trop, comme une superficialité du monde), objet tranchant et présent qui n’offre aucun reflet de soi, c’est une hache de guerre. L’homme est à droite, debout, allongé comme un El Greco, les draps blancs sont repliés sous son coude droit, les murs comme fond de décor sont teintés de rouge ; l’homme, et c’est vous, ne sait pas s’il doit avancer ou reculer. Se peindre nu, se donner comme représentation plastique aux yeux du spectateur ou de la spectatrice, c’est terriblement osé et insensé à la fois ! Vous rêvez d’être l’absent qui quitte son corps ; de par cette séparation, vous refusez l’acte du plaisir ; vous le démentez et démontez.

– Je ne savais plus où j’étais ni qui j’étais. Non que je n’eusse point aimé Marthe ; je voulais démontrer que l’acte du plaisir est futile ; ce n’est qu’un vain mot. Plaisir ne signifie rien.

– Et pourtant, ce texte se veut un hommage au corps de Marthe ! Vous peignez cent quarante-sept nus de Marthe, c'est énorme !

– Marthe m'a offert la recherche plastique idéale !

– Je pense à cette toile *Le nu à contre-jour* de 1908 et qui se trouve à Bruxelles, peut-être l'un des plus beaux nus de l'histoire de l'art.

– C'est le matin, très tôt le matin.

– Marthe, comme un poème de la feuille qui s'élève ! Elle a posé à même le sol une masse noire (tissu ou robe de chambre), vous lui laissez aux pieds deux mocassins noirs, les jambes sublimes s'élançant dans l'air, qu'êtes-vous d'autre mon cher Pierre qu'un œil qui observe ce cul rebondissant dans l'espace et qui donne tellement faim ! Oserai-je dire que voilà une toile où on a envie de bouffer le cul de Marthe ! Offert, terriblement lié et délié dans l'atmosphère humide du matin né ! Et la courbe des reins, silencieuse, ondulée, grimpante dans l'obscurité du tube, de la palette où vous décelez subtilement la complémentarité du clair-obscur, avec la légère échancrure des épaules, le sein gauche s'offrant avec le téton, la main droite allant délicatement poser le reste de parfum sur le bas du cou (aussi sensuelle que Jeanne Moreau dans *Les Valseuses*, lorsqu'elle met de l'eau de cologne sur ses bras), elle a délibérément rejeté la tête en arrière ; vous êtes le corps de Marthe, elle est la présence du pinceau du Maître ! O beauté de la féminité libérée ! O hymne de la Beauté à l'état pur !